Titre :

Voix du peuple, voix d’impact : le journalisme communautaire au cœur de nos réalités

Chapeau :

Sans projecteurs, ma voix éclaire les quartiers et avec peu de moyens, j’ai changé le quotidien de ma communauté en y mettant beaucoup de cœur, voici le récit de mon impact dans ma communauté.

Article :

Je m'appelle Collins. Je suis journaliste communautaire à Muyuka, une petite ville du Sud-Ouest du Cameroun, secouée depuis des années par la crise anglophone. Ici, exercer ce métier, c’est marcher chaque jour sur une ligne de feu : entre l’armée et les groupes armés, entre la peur et l’espoir, entre l’ombre et la lumière. Pourtant, chaque matin, micro en main, je fais le choix de parler. Pour ma communauté. Pour ceux qu’on n’entend jamais.

Un métier de terrain, pas de studio (intertitre)

Le journalisme communautaire, c'est d'abord la proximité. Ce n'est pas un métier qu'on exerce derrière un bureau climatisé. C'est dans les rues cabossées de Muyuka, au marché, dans les quartiers, que je collecte la parole des habitants. Ici, les jeunes veulent s'exprimer, les femmes ont des histoires à raconter, les déplacés internes cherchent des oreilles pour leurs douleurs. Je suis leur relais.

Je ne travaille pas pour une grande chaîne. Je travaille pour la communauté. Je diffuse sur une petite radio locale, parfois sur WhatsApp, ou même à travers des débats en plein air. Je n'ai pas toujours les outils, mais j'ai la volonté. Je n'ai pas de carte de presse officielle, mais j'ai la légitimité du terrain.

Informer, c'est résister

Dans un contexte de conflit, chaque information peut être mal interprétée. Je dois peser mes mots, vérifier mille fois mes sources, protéger mes interlocuteurs. Mais je sais que sans moi, certaines vérités resteraient ensevelies. Lorsque je parle d'une école qui a rouvert, d'une femme déplacée qui a lancé un petit commerce, ou d'un jeune qui propose des cours gratuits aux enfants, je redonne un peu d'espoir. Et ça, c'est de l'impact.

Des femmes m'ont confié qu'elles ont osé prendre la parole parce qu'elles m'ont entendu défendre leurs droits à la radio. Des jeunes me disent qu'ils rêvent de devenir « journalistes comme toi, big bro ». Alors non, je ne suis pas un amateur.

Des besoins urgents pour continuer

Mais être journaliste communautaire à Muyuka, c'est aussi travailler dans des conditions précaires. Nous manquons d'équipements : micros, enregistreurs, ordinateurs, voire même de simple recharge électrique quand il y a coupure. La connexion Internet est instable, et nos radios ne couvrent pas toujours tout le territoire.

Nous avons besoin de **formation continue**, pour mieux couvrir les sujets sensibles sans mettre nos vies en danger. Nous avons besoin de **protection**, car informer ici peut coûter très cher. Et surtout, nous avons besoin de **reconnaissance** : institutionnelle, sociale, et même entre pairs. Car ce que nous faisons n'a rien d'amateur.

Ce que je retiens

Le journalisme communautaire, c'est plus qu'un métier. C'est une mission. C'est un engagement envers les miens, envers ceux qu'on oublie. Aujourd'hui, à l'occasion de la Journée mondiale des radios amateurs, je le dis haut et fort : **je ne suis pas un amateur. Je suis un acteur de changement.** Et ma voix, même faible, porte loin.